

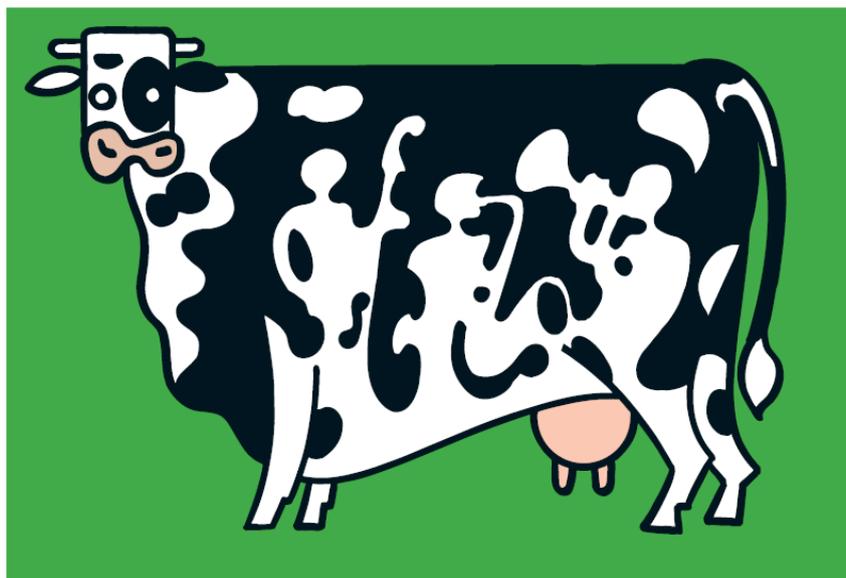
## Images et imaginaires au cœur des échanges entre agriculture et société (Marciac, 2003) – Retour sur images



En août 2003 avait lieu la neuvième Université d'été de l'innovation rurale à Marciac. Durant deux jours, les « images et imaginaires au cœur des échanges entre agriculture et société » ont fait l'objet de débats, de discussions et tables rondes florissantes.

Citoyens, agriculteurs, ingénieurs, chercheurs, élus ou journalistes ont échangé leurs savoirs et points de vue sur des sujets aussi variés que le contenu et les vecteurs de nos représentations, « l'impossible deuil de la France paysanne » ou encore la « réalité de l'arbre à frites ». Point de départ : un sondage exclusif mené par l'institut BVA les 12 et 13 juillet 2003 auprès de 1000 Français interrogés sur leurs images spontanées de l'agriculture et leur niveau de confiance. Les imaginaires étant des « espèces vivantes » (Saadi Lahlou, psychologue), où en est-on 16ans plus tard ? C'est une discussion que la Mission Agrobiosciences s'apprête à reconduire à l'occasion des 25eme controverses européennes de Bergerac.

Avant l'arrêt sur images qui se prépare en 2019, retour sur celles qui ont dessiné les contours de l'année 2003... Entre contradictions, nostalgie et décalage, le panel des représentations est contrasté.



## Ce que la presse disait en 2003...

Cette année-là, la presse dresse le tableau d'un secteur agricole traversé d'espoirs, de colères et de contradictions (Le Figaro, 22/04/2002 – L'agriculture : un choix de société) :

**D'espoirs**, car en 2002 la FNSEA planche sur le droit au confort de vie des agriculteurs et l'instauration des 35 heures dans le monde agricole tandis que le gouvernement annonce ses premières mesures pour réglementer l'agriculture raisonnée. Ce faisant, il est question de « redécouvrir le bon sens paysan, sans se priver des techniques nouvelles » (Le Monde, 09/01/2002).

**De colères**, parce que « les paysans, soucieux de leur image, en veulent aux médias de donner du métier une image déformée » (Le Monde, 21/02/2003) empreinte souvent d'archaïsme. D'ailleurs, l'image d'Epinal du « paysan au béret conduisant tranquillement ses braves bêtes aux champs pour qu'elles y broutent de l'herbe » (La Nouvelle République du Centre-Ouest, 22/10/2002) cède progressivement le pas à celle de « l'agriculteur-pollueur » (Le Parisien, 08/02/2002) qui émerge au gré de la médiatisation des crises et des controverses.

**De contradictions**, parce que, se situant à un « carrefour entre modernité et nostalgie » l'agriculture peine à faire le grand écart entre les aspirations d'une société en quête d'authenticité et de valeurs traditionnelles et culturelles et les réalités de terrain d'une industrie lourde. Philippe Portier, « agriculteur de l'année 2002 » réagit : « La société nous demande de produire, à pas cher, de la qualité et de sauvegarder le paysage de grand-père ! » (La Nouvelle République du Centre-Ouest, 20/07/2002).

Et puis émergent quelques sujets qui feront long feu : l'arrivée de hors cadres familiaux auxquels on « reproche de ne pas être fils d'agriculteurs » (Libération, 03/03/2003) ou encore l'émergence du « produire propre » (Le Figaro, 22/02/2003). A cette date on commence à soupçonner que les enfants d'agriculteurs ne suffiront pas à assurer le renouvellement des générations (Le Monde, 21/02/2003) et que l'agriculture se doit de « redorer son blason face à un public méfiant » en procédant à une orientation vers la viabilité économique, l'acceptabilité sociale, la qualité de l'environnement ou la fourniture d'aliments sains aux consommateurs (La Nouvelle République, 2003).

C'est dans cette ambiance que se sont succédés les échanges à Marciac... Echanges dont nous avons reconstitué le fil rouge à travers un ABCDAIRE des imaginaires et des mots qui ont marqué l'édition.

## ABCDAlRE des imaginaires

### Une société qui évolue malgré ses contradictions

**C** comme **contradictions** qui traversent la société... « Nous voulons tout et son contraire : bon mais pas cher, simple mais performant, rare mais disponible » (Michel Dubourg, agriculteur).

**E** comme **évolutions** de la société qu'il faut intégrer. C'est le cas par exemple d'une prise de distance par rapport à l'agriculture, de changements dans nos comportements alimentaires, d'une plus grande prise en compte de la santé et d'une individualisation des choix de décision... On ne peut pas tout mettre sur le dos de l'agriculture ! (Gilles Allaire, chercheur Inra).

**O** comme **opinion** exprimée par les Français sur le monde agricole à l'occasion du sondage exclusif mené par BVA pour les controverses. Pour 64% des sondés, elle est celle d'un système économique en crise et d'une activité porteuse de risques ainsi que d'atteintes à l'environnement. Dans l'esprit des gens, l'agriculture représente « la terre et les mains sales, le labeur et la pénibilité » (Gérard Lopez, PDG, BVA).

### Une agriculture en mal de reconnaissance

**C** comme **crise identitaire** illustrée par le témoignage d'un agriculteur : « Nous ne sommes pas ce que vous croyez que nous sommes. Nous ne voulons pas être (ou vous laisser dire) ce que vous voulez que nous soyons ». N'en déplaise à certains, le métier d'agriculteur est désormais plus proche de celui d'entrepreneur et de chef d'entreprise que du paysan. Une véritable recomposition de l'identité professionnelle des agriculteurs s'opère. Du coup, toute course au profit étant source de représentations négatives, les imaginaires s'affolent...

**D** comme **déprise et dépression**, les agriculteurs ayant « une image plus sévère sur eux-mêmes que les non agriculteurs » (François Guillon, professeur au Cnam). Ceux-là souffrent par ailleurs d'une méconnaissance de leur métier.

**S** comme **statut** parce qu'« en cessant d'être une société paysanne pour devenir une puissance agricole » (Bertrand Hervieu, sociologue) la France a vu ses « travailleurs de la terre » changer de statut, passant d'un état de paysan au métier d'agriculteur.

### Entre ces deux mondes...

**D** comme **distance et décalage** car les objets de l'agriculture qui peuplent notre imaginaire sont associés à des images des années 1950. Pas étonnant... Les contacts réels entre agriculture et société n'ont plus lieu, les codes et le métier sont incompris et les images fabriquées par le marketing obstruent la réalité. Entre agriculture et société, une distance physique, temporelle et culturelle se creuse (Yann Kerveno, journaliste).

## Des imaginaires stéréotypés et bloqués dans les années 1950

**A comme arbre à frites** parce que l'agriculture est un terreau de paradoxes, de symboles et de mythes. Pour Rémi Mer (consultant, ingénieur agronome), il faut « faire avec » les représentations déracinées de la réalité, à l'image de ce jeune banlieusard qui, visitant une exploitation, demande où se trouve « l'arbre à frites ».

**F comme folklorisation**, tels ces fantasmes, idéalizations et stéréotypes qui aveuglent la société quant à la réalité du monde agricole. Celui-ci est mythifié, folklorisé, exempté de modernité et ses paysages sont muséifiés. Promesse faite par le marketing de l'agrobusiness, les consommateurs sont à la recherche de la rencontre avec LEUR paysan, LEUR produit. Problème, on ne peut, selon Michel Bush (agriculteur) « réduire l'imaginaire agricole au fantasme nourri du passé rural récent ».

**I comme intermédiaires**. Pour Gilles Allaire, les noms, les origines, les marques, la publicité et les médias sont autant d'intermédiaires entre la société et le monde agricole... qui se retrouve coincé entre deux paradoxes : d'un côté les images publicitaires et marketing véhiculent une identité de l'agriculture dans sa version la plus traditionnelle et bucolique. De l'autre, l'agrobusiness propose des produits standardisés.

**M comme médias** auxquels on reproche de ne parler de l'agriculture qu'en période de crise. Pour l'architecte Jean-Pierre Estrampes, « L'information médiatique est véhiculée à partir d'une approche sensationnelle des problèmes qui fait place à des interprétations souvent caricaturales ou fantaisistes ».

**N comme nostalgie**, qui est l'un des sentiments les plus fréquemment observés chez les individus qui pensent leur relation au monde agricole. Cela témoigne d'un « attachement profond à une imagerie bucolique et traditionnelle, assortie de valeurs fondamentales telles que la générosité nourricière ou la préservation de la beauté naturelle » (Gérard Lopez).

**P comme Passéisme** parce que les images figées d'une agriculture pure et originelle contribuent à faire d'elle un domaine exclu du progrès technique. Dans l'imaginaire, on s'alarme d'une dénaturation de la terre mère et nourricière par la technologie, la mécanisation et l'utilisation de produits chimiques.

**Paysan**, dont l'image serait conjuratoire en ce sens qu'elle permettrait de parer les méfaits du progrès. Ainsi, la figure de l'éternel paysan ferait office d'objet transitionnel permettant à la société française de se guérir de son archaïsme et de ses difficultés à accepter la modernité. Il illustre ce que Bertrand Hervieu appelle « l'impossible deuil de la France paysanne ».

**R comme représentations**, ces « espèces vivantes » qui ne se décrètent pas et qui continuent de guider notre pensée même lorsqu'elle est confrontée au réel. Difficile alors de produire des effets par le simple biais d'une « campagne de communication descendante » (Saadi Lahlou, psychologue).

**V comme victime**, serait le petit paysan face à la grande industrie responsable de crises sanitaires et environnementales. Parce qu'il est clair que dans l'imaginaire, tout ce qui est produit à petite échelle est perçu positivement alors que ce qui l'est de façon industrielle serait « mauvais » voire parfois, angoissant.

## Des pistes pour avancer et des imaginaires en construction

**A comme aliment** qui semble perdre sa fonction « nourricière et identitaire » en devenant un « produit nutritif, hygiénique » (Gilles Allaire).

Il appartient au consommateur de se questionner à nouveau sur l'origine et la réalité du lien social qui se cache derrière ses aliments... au lieu de se dire simplement : « je mange des protéines » (Rémi Mer, consultant et ingénieur agronome). Car c'est bien l'alimentation qui fait désormais le pont entre agriculture et société.

**C comme consommateur** qui, pour les agriculteurs comme pour les distributeurs « ne doit pas être un moyen mais une fin ». Pour beaucoup, c'est à lui que revient l'initiative du changement : il peut contribuer à la réflexion en participant aux instances professionnelles agricoles et en faisant part de ses choix en amont de la production (Brigitte Prévost, association de consommateurs de Midi-Pyrénées).

Reste que si des notions comme l'achat citoyen émergent, il faudra prendre garde à l'écart qui persiste entre l'intention d'achat et l'acte réel du consommateur.

**Co-construction** mais aussi coopération, négociation ou encore médiation sont les voies privilégiées par les participants afin de gérer les échanges entre agriculture et société. Pour « faire terre ensemble » (Bertrand Hervieu), il est urgent de construire un modèle « avec » plutôt que « pour » les acteurs (Saadi Lahlou). Il y a autour de l'image, « des représentations sociales, un passé commun à échanger, un imaginaire collectif à construire dès aujourd'hui et à réinventer pour demain » (Rémi Mer).

**D comme dialogue**, difficile à instaurer dans un contexte où la société attend de ses agriculteurs qu'ils se justifient sans cesse sur les effets externes de leur activité. Pourtant, celui-ci est nécessaire au processus de changement des représentations, lequel doit être abordé « non pas comme un combat, mais comme une domestication et comme une culture » (Saadi Lahlou).

**D comme droit des animaux** qui a fait sa timide apparition dans les échanges. Dans ses pistes pour avancer, Bertrand Hervieu a posé la question du vivant en imaginant un XXI<sup>e</sup> siècle capable de prendre au sérieux cette assertion : « l'animal n'est pas une chose ».

**E comme éducation**, accès au jugement et rempart à la simplification. Pour les participants, le fait de révéler « un petit morceau de réalité sur les produits » et leur mode de production favoriserait la construction d'un « imaginaire réaliste ». Il a aussi été question d'éducation au risque.

**E comme élevage**, parce qu'il existe aussi « une agriculture porteuse de mort ». « Il faudra accepter l'idée que les animaux devront être abattus pour être consommés » (Rémi Mer).

**J comme jardins**, en référence à l'agriculture urbaine qui est apparue comme un moyen alternatif et complémentaire de nourrir la majorité de l'humanité qui vivra demain dans les villes.

**I comme internet**, à propos duquel les participants ont exprimé autant de craintes que d'espoirs. Pour Emmanuelle Auriol (économiste, TSE), cette technologie permettrait une diminution des coûts en terme de transport et de communication. Moins optimiste, Patrick Denoux (psychologie interculturelle, Toulouse Jean Jaurès) a quant à lui invité les participants à prendre garde à une virtualisation du monde paysan qui conduirait l'agriculteur à ne cultiver « guère plus que son image dans laquelle il s'évanouirait ».

**P comme positionnement** pour l'agriculture qui a une chance historique de dire : « Voilà comme nous allons gérer l'industrie du vivant » (Saadi Lahlou).